

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Le dernier

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1938, tome 37, p. 89-93

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le dernier

— Feu ! commanda dans un éclat de rire sadique, un jeune vaurien coiffé d'un mouchoir de couleur. La salve partit en ricochet, remplit de son crépitement la cour ceinte de hautes murailles, s'échappa dans les airs, parcourut en rafale les montagnes crénelées qui s'appuyaient sur le faite des toits, parut mourir dans un silence écrasant et revint, en écho, comme un tonnerre d'applaudissements.

Le soleil déjà bas n'essayait d'un linge d'or que les fenêtres les plus élevées et mêlait à l'azur un vert d'eau qui annonçait le soir tout proche. L'ombre s'entassait dans ce cloître où la fontaine crachait par intermittence une fraîcheur bavarde. Une vague de lumière balaya brusquement les pavés entre lesquels du sang coulait. La porte claqua. Un seul cri, rauque et désespéré :

— Mon Dieu ! s'acheva dans un hoquet convulsif.

Et le même rire nerveux s'éloigna graduellement, puis se perdit dans le lointain.

Ce jour-là, Frère Bernard était parti de bon matin pour la Pointe des Soupirs. Sa besace contenait une tranche de pain noir, un morceau de fromage et quelques noix. Durant la belle saison, il s'en allait à la recherche des simples, parcourant de son pas boiteux les crêtes où s'épanouissent, du printemps à l'automne, les merveilleuses fleurs de la montagne.

Il en connaissait les vertus et dans le sac qui se gonflait en cours de route, il les classait par espèces : feuilles et fleurs, fruits et bourgeons. Comme infirmier du monastère, il veillait avec un soin jaloux sur la santé de ses frères. Les bras chargés de flacons, il se glissait dans l'obscurité des couloirs, gratifiait l'un d'une lotion capillaire, l'autre d'un sirop pectoral, celui-ci d'une tisane, celui-là d'un baume pour ses jambes ouvertes. Avec un art consommé, il emmagasinait pour l'hiver tous les parfums et les secrets de l'Alpe.

Dans l'atmosphère limpide, il bondissait d'une pierre à l'autre, l'œil à l'affût des colonies végétales que signalaient une couleur vive, une odeur d'aromates, un départ d'abeille. Entre deux cueillettes, il portait ses mains à ses narines et humait lentement, les yeux mi-clos, un souvenir de menthe capiteuse.

Vers midi, il jeta son large chapeau de paille au bord

d'une source, s'accroupit dans l'herbe rase et se mit à grignoter ses provisions. Il savourait avec gourmandise sa maigre pitance que la faim assaisonnait et son goût délicat en tirait toute la saveur élémentaire.

Des oiseaux qu'il sifflait sur un ton plaintif tournoyaient dans le ciel et dérobaient des miettes au passage. Ils lui tressaient une couronne vivante d'ailes agitées et de cris amicaux. D'un geste brusque, le bon Frère congédia ses hôtes, se releva en faisant craquer ses jointures et reprit son ouvrage.

Sa besace obèse oscillait à chaque pas et entravait ses mouvements. Mais toujours un nouveau massif de fleurs l'entraînait au-delà des limites qu'il se fixait comme un enfant.

— Encore celle-ci ! murmurait-il ; et il pointait vers une touffe éclatante.

Cette avance lui découvrait un autre butin devant lequel il ne résistait pas. Ainsi sa convoitise le poussait à l'aventure et l'engageait sur le fil d'une arête d'où son regard plongeait sans effroi dans le vide à la recherche des bâtiments conventuels dont la masse grise se confondait avec les blocs des granits effondrés.

Il devinait le sentier à travers les fissures de la roche et le suivait jusqu'à la plaine fauve qu'allumaient les façades blanches d'un village. L'été qui avait été très sec brûlait encore les jardins de cette Espagne cuite au soleil comme une galette. Sur la route, un nuage de poussière presque imperceptible marquait l'avance des pauvres qui chaque jour montaient au couvent pour y toucher leur nourriture. Ce détail lui rappela l'heure du retour. Déjà un courant plus frais aéraït les pointes fumantes et bousculait le vol tourbillonnant des corneilles. Il rajusta son sac et se glissa dans une faille. Il fermait les yeux par moment, ne regardait ni à gauche ni à droite pour éviter la tentation de s'arrêter encore. Ses mains arrachaient une plante trop proche qui frôlait son visage et ces derniers débris disparaissaient dans ses poches.

Maintenant, des bouffées d'air chaud lui montaient au visage. Le parfum des plantes qu'il écrasait d'un pied prudent le grisait. C'était le moment de louer Dieu. Sa prière toute simple s'appuyait sur la création que le soir rendait plus touchante et son âme, consciente des prodiges que renferment les pierres et les plantes, s'épanouissait en actions de grâces. Tout lui servait de tremplin : cet oiseau qui s'échappe en silence, cette source naissante sur un lit de gravier, cette vibration du paysage sous la caresse d'un rayon trop brûlant.

Le soleil a décrit sa courbe et va toucher l'horizon. Il augmente son éclat, il se gonfle et fait la roue pour saluer la fin d'un beau spectacle. Une détonation s'élève, assourdie.

— Toujours ces malheureux braconniers ! gronde le Frère mécontent.

Il cherche à découvrir une silhouette attentive au détour d'une roche, il se tapit afin de surprendre le chasseur clandestin. Son regard ne découvre rien. Le Frère alors précipite sa marche. Il retrouve les chemins connus, ceux que tracent les chevriers, soir et matin. Sur les bords du sentier, l'herbe folle porte encore la morsure des troupeaux ; des sauterelles bondissent dans un éclair rose ou bleu quand elles détendent leur ressort rouillé. Quelle paix dans la nature, quel silence vibrant après l'ivresse du jour ! Seule règne dans toute sa splendeur une lumière déployée, comme un oiseau merveilleux sur la terre assoupie. Frère Bernard respire à pleins poumons cette sérénité qui se fera plus grave dès qu'il franchira les portes de son monastère. Tout à l'heure, il goûtera ce passage entre l'ombre tiède des champs et la fraîcheur réservée des cloîtres. Déjà le chemin s'élargit et se couronne des arbres qui accompagnent son tracé. Encore un détour et les hautes murailles bloquent le passage. Voilà la porte noire qui sépare du monde.

Le Frère sonne. Personne ne répond.

— Notre bon Frère Charles oublie son office tandis qu'il bavarde avec les vieux Pères.

Il appuie sur le pêne. La serrure joue et la porte glisse sur ses gonds.

— C'est curieux, pense le Frère.

Depuis longtemps le soleil a quitté ce coin de la montagne. Il paresse encore dans la plaine et s'oublie sur les pointes les plus élevées.

Pour accoutumer ses yeux, le Frère s'arrête derrière la porte qu'il a fermée à double tour comme le veut les saintes règles. Toutes ces formes allongées sur le sol, comme pour la coulpe ! Il s'approche, le cœur serré, n'osant pas comprendre. Le Père-Abbé tient de la main droite sa croix pectorale. Le Prieur gît à ses côtés. Penché sur les cadavres dont les membres encore souples ont l'attitude du sommeil, il reconnaît ses confrères. Il compte. Tous sont là, en ligne, serrés comme au chœur, et leur sang se fige sur les pavés disjoints. Le dernier, c'est le novice qui riait toujours et se trompait de répons. Le Frère soulève sa tête. Il sourit encore de cette fête sanglante et sa bouche blessée est une rose épanouie.

— Les brigands ! murmure le Frère, ils n'ont pas voulu de moi.

D'avoir échappé au massacre le contrista et, seul vivant au milieu de sa communauté, il pleura ses défaillances qui ne lui avaient pas valu la palme du martyr. Toute la nuit, dans l'église que peuplait le grand office, il veilla, l'âme absente, incapable de comprendre ce silence mortel. L'aube teinta les vitraux d'une clarté grise. Des oiseaux saluèrent l'apparition du soleil. Leurs chants éperdus pénétraient dans la nef solitaire et réveillaient des échos nouveaux. Cette rumeur tira le Frère de sa torpeur. Debout, l'air égaré, il se dirigea vers le cloître. Un rayon jouait sur les taches de sang et les bures trouées. C'est alors que commença l'existence étrange de Frère Bernard. Dans le cimetière conventuel, il creusa une fosse énorme et toute la journée y transporta les corps exsangues. Sur la terre amoncelée, il plaça une dalle sur laquelle il écrivit les noms des victimes et y ajouta le sien, puis, à grande eau, il lava le cloître. La nuit le surprit à l'ouvrage. Toute la journée, les cloches s'étaient tues. Dans les villages de la plaine, on s'étonnait de ce silence. Les habitants terrorisés par une bande d'énergumènes apprirent la nouvelle et se cachèrent au lieu de maîtriser par la force cette poignée d'assassins. A minuit, la cloche des matines sonna comme d'habitude. Elle annonça les heures avec la même exactitude, et de nouveau, les villageois réglèrent leurs occupations sur le signal du monastère.

Les bruits les plus divers couraient sur cette sonnerie insolite. Les plus audacieux avaient risqué un œil, de nuit, sur l'enceinte du monastère. Par la serrure bloquée, ils avaient vu un revenant errer sur la place du crime. Les imaginations s'échauffaient, les langues allaient leur train, c'était à qui expliquerait le mystère du couvent de Villanova.

Frère Bernard assurait à lui seul toute la vie monastique. Au cours de la journée, il maintenait la propreté dans les bâtiments, vérifiant, en bon économiste, chaque fenêtre et chaque recoin où l'araignée opiniâtre recommence ses toiles, il entretenait le jardin, ornait les oratoires de fleurs fraîches, assurait la continuité de l'office.

Une nuit, alors qu'il priait devant le maître-autel, une clameur sauvage le fit tressaillir. Des coups violents frappés à la porte répandaient un bruit sourd à travers les couloirs. C'étaient eux. Le Frère sourit de bonheur. Il ouvrit la porte du tabernacle, consomma la Sainte Réserve et attendit.

Un tonnerre ébranla les voûtes lorsque les vantaux s'abattirent sous la ruée des assiégeants, des pas pressés s'étouffèrent au seuil de l'église. Seule une lueur rouge dansait dans l'ombre formant dans les hauteurs des nids d'ombre mouvante et des brasiers assourdis. Le chef de la bande se tenait debout, les bras croisés sur poitrine. Il examinait cet homme immobile qui ne craignait pas la mort et ni ne la fuyait. Il se tourna vers ses acolytes et d'un voix sèche leur commanda :

— Tirez !

Aucun coup ne partit.

— Tas de salauds, tirez, vous dis-je !

Les hommes reculèrent pris d'une frayeur instinctive en face de ce héros qui leur en imposait, Le chef alors s'avança, un pistolet à la main. Lorsqu'il fut à la hauteur du Frère, il le secoua par les épaules. Le religieux ne détourna pas même ses regards. Excité par ce calme, le bourreau appliqua le canon de son arme sur la tempe du Frère et pressa la détente, froidement. La balle traversa la tête de part en part et fit voler la lampe à huile qui veillait sur une crédence. Le verre sonna comme une cloche et l'huile répandue sur la nappe flamba en grésillant. La victime s'inclina sur le côté et ses yeux ouverts regardèrent l'assassin avec un doux reproche. Tandis que l'homme s'en allait à reculons, les flammes se communiquèrent aux boiseries de l'autel, aux cierges et aux tentures. Personne ne fit un geste pour les maîtriser. Au moment de franchir l'enceinte, un des bandits, le moins brave, aperçut dans le rayonnement de sa lanterne, une Madone qui tendait ses bras aux hôtes du monastère. D'un coup de sabre, il lui brisa les mains et, s'approchant, lui creva les yeux. Ce regard terrible gênait sa lâcheté.

Une colonne de feu s'ouvrit une brèche à travers le toit avec le bruit d'une vaste respiration. Sur la route qu'illuminait l'incendie, une voix jeta négligemment :

— Voilà le dernier qui a péri !

Edgar VOIROL